

* * *

Le lendemain matin, nous partons de très bonne heure. Le jour commence lentement à poindre; mais le passage est sûr et nous nous tenons à une distance assez grande de la rive pour ne pas rencontrer des troncs d'arbres.

Tout à coup changement de décor. Plus un seul arbre sur la berge française, qui est encore inondée, bien que les eaux se soient un peu retirées. Les cases sont entourées d'eau et les indigènes communiquent entre eux au moyen de pirogues. Quelques-unes de ces cases sont abandonnées; en plusieurs autres, les Banziris ont installé des greniers où ils sont suffisamment à l'abri. A quelques mètres derrière, le terrain s'élève un peu, et quelques indigènes s'y sont transportés et attendant la baisse des eaux.

Ces inondations ne troublent aucun Noir. On dit: " Les eaux sont hautes... Le fleuve monte toujours... Il n'avait pas tant monté depuis quatorze ans... " Et c'est tout. Il n'y a pas à craindre de voir les maisons se lézarder et les ponts crouler: quelques rares constructions sont en pisé, le plus grand nombre est en paille. Le Noir quitte sa case en chaume, sans regret, sans préoccupations. Heureux mortel!

Dans cette région les villages sont plus nombreux, les cases plus rapprochées et les populations plus denses. Une foule de Noirs, de tout âge, grouillent à la rive, dans la tenue, la plus rudimentaire, et manifestent bruyamment leur grande joie de voir passer le bateau.

Nous voilà à l'embouchure du Kouango, que les Noirs du haut appellent Waka: ses rives peu élevées et peu boisées